

	Laurent François : Né le 23-11-1874 à Fouesnant ; 1898, prêtre ; 1899, vicaire à Plougonven ; 1910, aumônier des Bretons à Angers ; 1922, recteur de Plougasnou ; 1944, chapelain de l'hospice de Saint-Pol-de-Léon ; 1953, maison Saint-Joseph ; décédé le 30-08-1960. Guerre 1914-1918 : Caporal-brancardier. Citation (Ordre du Régiment) : a rempli ses fonctions avec un zèle sans borne. S'est particulièrement distingué sous des bombardements violents à Verdun, en Champagne, dans la Somme. A montré un mépris complet du danger. » Gabriel Pondaven, <i>Le livre d'or du clergé pendant la guerre (1914-1919)</i>, Quimper, A. de Kérangal, 1919 Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1961 p. 218-222.
--	--

Un humble, un pauvre : c'est ainsi que M. le Curé-archiprêtre de Saint-Pol-de-Léon caractérisa M. l'abbé Laurent, au cours de l'allocution qu'il Prononça dans la Cathédrale le 1er Décembre 1960, jour de l'enterrement.

François Laurent naquit à Fouesnant, dans un pays ensoleillé où la douceur de vivre est grande. Sa mère était originaire de Ploujean, en ce Tréguier apparemment si accueillant, si poli, si respectueux, si réservé, avec ce brin de réticence et ce grain de scepticisme souriant qui le rend si impénétrable. Son père était de Landévennec : il lui racontait les traditions du passé qui parfumaient, à l'époque, les ruines du Monastère de S. Guénolé, aujourd'hui en pleine renaissance. M. Laurent père, lieutenant des douanes, dut souvent changer de résidence et imposer à sa femme et à ses enfants les inconvénients des déménagements à Brest, à Fouesnant, à Plougastel, à Santec, à Plougasnou.

C'est à Plougasnou que François vit grandir son esprit de foi au contact de sa famille et de l'élite chrétienne qui, dans cette paroisse, a donné, en la personne du vénéré M. l'abbé Le Mel, mort recteur de Lesconil, un exemple peu commun de vie sacerdotale. L'un des vicaires de l'époque, M. Coquil, discerna en F. Laurent les marques d'une vocation authentique : il lui apprit les éléments de la grammaire latine - c'était à l'époque, une forme commune d'apostolat - et le dirigea vers le Collège de Léon, où il fit ses études.

Il conserva de ce séjour au Collège un souvenir inoubliable. Il excellait en mathématiques ; il en a gardé, toute sa vie, un sens de la logique et de la netteté sans fard, que le contact avec l'expérience des hommes met souvent en déroute. Est-ce là le secret de l'ombre qui venait parfois teinter de tristesse, rapidement dissipée, la clarté habituelle de son sourire ?

Il retrouvait très vite la joie de la bienveillance, car son âme ne devint jamais sèche ni sceptique ; au contraire, il garda jusqu'à l'âge le plus avancé, une capacité d'admiration qui n'est pas si répandue ; loin d'être vexé par les qualités d'autrui, il en prenait sa part et non pas son parti ; il estimait, sans doute, avec Vauvenargues, que « c'est un grand signe de médiocrité que de louer toujours

modérément. » François parlait de ses professeurs du Collège de Léon avec une tendresse touchante. Le Psalmiste débouche quelquefois la bonbonne de vinaigre : François retint surtout le « quam jucundum » et la joie de l'huile orientale qui consacre au lieu de noyer la valeur. Le même climat d'affabilité débonnaire entoure les souvenirs dont il faisait part à ses amis, avec une insistance familière.

Devenu paroissien de Saint-Pol, où sa famille s'était fixée, il apprécia beaucoup la pastorale nette et solide, avec laquelle M. le curé Messenger menait son monde ; il aima la splendeur des offices dans la Cathédrale, la piété des processions dans les rues tranquilles. La grande manifestation « fin de siècle » de la Translation des Reliques de S. Pol Aurélien, en 1897, a marqué sa vie comme celles de la génération d'avant 1914.

Ordonné prêtre, en 1898, après deux ans de surveillance au Collège de Saint-Pol, il fut nommé vicaire à Plougonven, où il eut pour recteur M. Kerbirou, nommé plus tard curé de Recouvrance, et. M. Le Sann, qui devint curé de Saint-Thégonnec. Compatriotes, recteurs et vicaires s'estimaient et s'aimaient : ce qui rendit fort agréables, et M. Laurent se plaisait à le dire, les onze années qu'il vécut à Plougonven.

En 1910, il fut nommé aumônier de la Colonie bretonne d'Angers : ministère difficile que de réunir en paroisse ces Bretons dispersés et déracinés. M. Laurent s'acquitta de sa tâche avec un tact et une patience qui font honneur à notre clergé. Il était trop sage pour ne pas émuquer les conflits de juridiction qui pouvaient s'ébaucher ; il était assez apostolique pour ne pas craindre les démarches qui s'imposaient pour le bien de ses enfants souvent prodigues. Par contre, venaient chez l'Aumônier, fidèlement et régulièrement, pour tromper leur nostalgie, les étudiants de la « Catho » d'Angers. Ils appelaient cela aller « à Béthanie », car avec Lazare, ils trouvaient une Marthe et une Marie, les sœurs dévouées de l'Aumônier, qui parlaient toutes les deux ensemble de manière fort divertissante. Les Sabbatines du Chemin du Haut-Pressoir étaient plaisantes : après l'organisation des messes et des catéchismes qu'ils se partageaient, les étudiants, prêtres et laïcs, appréciaient les produits du terroir, dans la joie d'être ensemble, entre soi, et on sait ce que cela signifie pour des Bretons en exil.

La guerre de 1914-1918 fut, pour M. Laurent, l'occasion d'un nouvel apostolat humble et réel : caporal-infirmier, il fut le véritable aumônier de son bataillon : ceux qui ont passé par là comprennent.

En 1922, M. Laurent devient recteur de Plougasnou, dans cette paroisse où naquit sa vocation sacerdotale. Il y resta vingt-deux ans. On doit à la vérité de dire que les consolations ne l'ont pas inondé. Son mérite a grandi, au cours de ces années arides qui auraient fané, usé de moins solides que lui. Dieu sait pourtant s'il y a travaillé.

Dans cette paroisse les hameaux sont éparpillés : Kermouster, Térénez, Saint-Samson, Le Diben, Le Guerzit, Primel, Trégastel... Nous l'avons vu pendant des années parcourir à bicyclette les côtes, à cinq kilomètres du bourg, dire tous les dimanches deux messes dans les chapelles, et revenir prêcher à la grand'messe paroissiale. Soucieux d'aider les familles à donner une instruction et une éducation chrétiennes à leurs enfants, il maintint - au prix de quelles difficultés - l'école des filles du Diben et celle du Bourg. Il favorisa de tout son pouvoir le recrutement de l'école Saint-Joseph de Morlaix et du collège de Saint-Pol. Il bâtit un patronage, où la jeunesse peut trouver avec une salle d'oeuvres un lieu de distractions saines et formatrices. Il fonda la J.A.C.F. Il eut la bonne fortune de trouver un mécène pour doter Trégastel d'une chapelle de secours indispensable, surtout pendant la saison. Il regretta seulement que cet admirable bienfaiteur ait pu préférer à une école de garçons, si souhaitable pour la paroisse, une colonie de vacances. Le Recteur pensait que les deux projets

étaient conciliables : il aurait suffi de bâtir au bourg. M. Laurent souffrit beaucoup pour l'avenir de sa chrétienté, de cet échec malencontreux.

Inaccessible au découragement, il poursuivait sa tâche quotidienne avec une régularité qui édifiait ses vicaires. Dès l'Angélus du matin, il était à l'église ; et, tous les soirs, il attendait,

Suivant la vieille formule de la permanence, les chrétiens qui le savaient près de son confessionnal. Il ne se bornait pas à ce ministère statique. Les catéchismes dans les hameaux, les visites dans les quartiers, les retraites et de conscrits à La Salette, les contacts nombreux avec les touristes, avec les colonies parisiennes, avec « ces Messieurs de Saint-Sulpice » qui séjournaient à Plougasnou, la préparation de ses missions et de ses retraites paroissiales, la participation aux Missions dans le diocèse, trouvaient toujours M. Laurent disponible.

Il n'oubliait pas les malades : lorsque la nuit, on venait appeler un prêtre, il était le premier à répondre, et la plupart du temps, c'était lui qui partait, ne voulant pas déranger ses vicaires.

Comme c'était son devoir, il se présentait chez les malades dès qu'il le jugeait opportun. On raconte qu'un soir, heure propice pour de telles visites dans certains milieux timorés, il reçut un accueil tellement réticent qu'il resta toute la nuit, au bas de l'escalier, à dire son chapelet, pour attendre l'heure de la grâce ...

Cette fidélité envers et contre tout caractérise la figure de M. Laurent. Elle s'exerça jusqu'à la fatigue, pendant la dernière guerre, où il remplit presque tout seul le service écrasant de sa Difficile paroisse.

En 1944, à 70 ans, il devient aumônier de l'Hospice de Saint-Pol. Il y passera neuf ans, au service des vieillards et des malades. Sa vie fut scandée au rythme paisible des Offices de la

Cathédrale, qu'il retrouva chargée de souvenirs, des leçons qu'il donna, tous les jours, pendant trois ans, à l'un de ses petits neveux immobilisé dans un plâtre, des visites journalières qu'il faisait à sa famille et au cimetière de Saint-Pierre, traditionnellement cher aux vieux Saint-Politains. Le 26 Décembre 1948, il célébra son jubilé sacerdotal.

Ses sœurs partageaient sa vie depuis 1910, après avoir rendu service dans l'enseignement libre aux heures lourdes des sécularisations. Elles suivirent leur frère à l'Hospice. M. Laurent eut le chagrin de les perdre, l'une après l'autre. Ces deuils le laissèrent désemparé. Il parut, dès lors, que cette solitude insolite accéléra chez lui l'évolution de la sclérose des vieillards.

M. Laurent prit à la Maison de Saint-Joseph sa retraite définitive : il y vécut sept ans encore, paisiblement jusqu'à sa mort, survenue au matin du 30 Août 1960. Les obsèques eurent lieu à la Cathédrale, devant une nombreuse assistance de prêtres et de fidèles, dont une délégation de Plougasnou.

Dans la plénitude de ses jours, M. Laurent a gardé la sérénité des âmes pacifiques et modestes. Ceux qui l'ont connu pourront le reconnaître dans ces lignes de Bourdaloue qu'il semble avoir vécues, avec une persévérance digne d'éloges : *« Seigneur, je ne sais si vous êtes content de moi, et je reconnais même que vous avez bien des sujets de ne l'être pas. Mais pour moi, mon Dieu, je dois confesser que je suis content de vous, et parfaitement. C'est le témoignage le plus glorieux que je puisse vous rendre, car dire que je suis content de vous, c'est dire que vous êtes mon Dieu, et qu'il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui puisse me contenter. »*